

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES DEVOTIONS DOMINICAINES

Revue Mensuelle illustree

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE

P. O. (Canada)

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

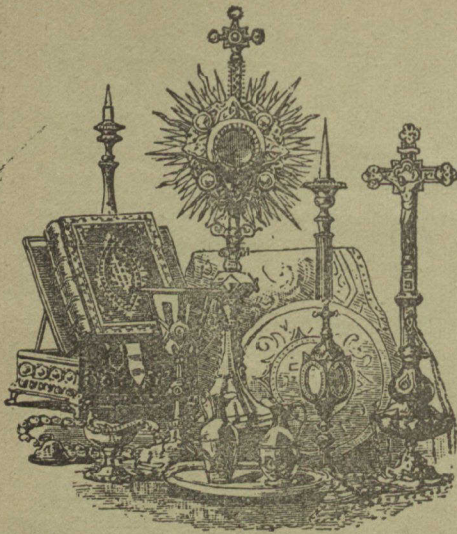
(Conditions spéciales pour 8, 12, 25, 50, 100 copies)

Vol. II, No 8. Aout 1896

SOMMAIRE

GRAVURES : L'Assomption de la très sainte Vierge (d'après Titien).p.	235
Saint Dominique (d'après Lombardi).....p.	248
QUESTION DU JOUR : A propos de l'Instruction Publique au Canada (R. P. GONTHIER).....p.	225
ROSAIRE : L'Assomption de la très sainte Vierge (R. P. MARICOURT).p.	231
THÉOLOGIE PRATIQUE : Les dons du Saint Esprit (Fr. L. VAN BECLEAERE).....p.	240
HISTOIRE : Saint Dominique (Fr. D. G.).....p.	245
VARIÉTÉS : Notre-Dame du Folgoat (M. de B.).....p.	251
Mon Père Lacordaire.....p.	254
SUPPLÉMENT : Calendrier Dominicain d'Août. Recommandations aux prières. Associés défunts de l'œuvre du Noviciat. Pèlerinage au Cap de la Madeleine.	

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal



C. B. LANCTOT

importateur de
Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.
(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

CASTLE & FILS

20 Rue Université,
MONTREAL.

Vitraux d'Art pour
Eglises. Cloches d'E-
glises.

Agents pour la Mai-
son E. CHAMPI-
GNEULLE & CIE.,
BAR-LE-DUC, Fran-
ce, approuvée par Sa
Sainteté le Pape Pie
IX.

(Bref du 5 Mai 1865)

STATUES, CHE-
MINS DE CROIX
et VITRAUX D'ART

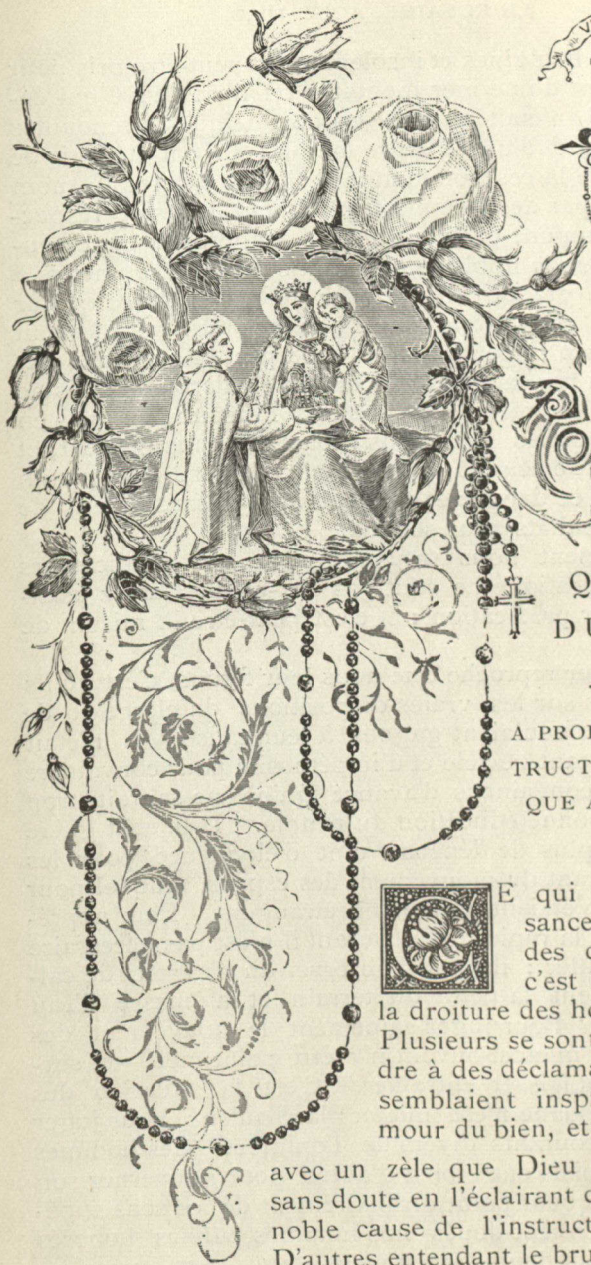
Envoi sur demande
de Croquis et Devis.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

IMPRIMERIE,
RELIURE.

L'Etablissement le plus
complet de la ville.



LE
ROSAIRE

QUESTION
DU JOUR.

A PROPOS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE AU CANADA.

CE qui fait la puissance et la fortune des doctrinaires c'est la candeur et la droiture des honnêtes gens. Plusieurs se sont laissé prendre à des déclamations qui leur semblaient inspirées par l'amour du bien, et se sont voués avec un zèle que Dieu récompensera sans doute en l'éclairant davantage, à la noble cause de l'instruction publique. D'autres entendant le bruit de certaines

réclamations hautaines et insolentes, ont peut-être pris pour le grondement d'une mer montante ou d'un fleuve qui déborde ce qui n'était que le cri de quelques grenouilles géantes au bord d'un vulgaire marais : ils ont été pris de panique. De là ces sommations violentes faites au nom de l'opinion par des hommes infiniment droits et respectables, mais qu'une crainte un peu exagérée a pu émouvoir autant que le noble et séduisant désir de se mettre à la tête d'une grande et glorieuse réforme. A coup sûr ils n'ont pas cru faire le jeu d'hommes qui ne méritent pas comme eux la confiance et le respect et qui sans eux n'arriveraient pas facilement à émouvoir l'opinion : ils ne s'y seraient sûrement pas prêtés. Personne ne met en doute leurs bonnes intentions : mais d'aucuns pensent, et nous sommes de ceux là, qu'avec plus de sens pratique ils auraient évité ce danger et seraient arrivés sans autant de bruit à des résultats plus sérieux.

Franchement nous trouvons que nos prédicateurs d'instruction pratique ne sont pas eux-mêmes assez pratiques dans leur prédication : et c'est peut-être la raison de leur insuccès.

Le premier reproche que nous leur ferons, c'est qu'ils se sont mépris sur les vraies dispositions du clergé et de ses chefs qu'ils voulaient gagner à leur cause. Il n'était pas besoin de tant de zèle et d'impétuosité pour convaincre des hommes convaincus d'avance qu'on ne saurait trop faire pour la bonne éducation du peuple. Il n'était guère à propos non plus de dépenser tant d'éloquence pour les mettre au courant du mouvement des esprits, auquel pour la plupart ils n'étaient nullement étrangers. Pour apprécier la force et la rapidité du courant il n'est pas nécessaire de s'y laisser aller : il suffit d'observer du rivage et de calculer exactement la pente du terrain et la masse d'eau qu'il entraîne. Pour juger sainement le mouvement des esprits, il vaut mieux souvent n'y être point mêlé—et surtout ne s'y pas laisser entraîner. C'est la situation des évêques. Personne n'est mieux placé qu'eux pour juger sainement les courants divers de l'opinion. Ces hommes que Dieu a choisis entre bien d'autres pour gouverner son Eglise ne manquent point ordinairement de ce sens supérieur dont se croient doués nos hommes publics honorés de la confiance de leurs concitoyens ; et ce sens supérieur

a été singulièrement élevé et fortifié en eux par une grâce de sagesse et de prudence qui est l'un des plus riches dons de leur vocation. Avec ce sens supérieur naturel et surnaturel ils ont cette droiture d'esprit qui en est inséparable et qui fait en toutes choses aimer et chercher la vérité. Il y avait donc quelque chance que ces hommes ne fussent pas tout-à-fait aveuglés sur les vrais besoins de la société, en particulier sur cette grave question de l'instruction publique sur laquelle bien d'autres se trouvent une si grande abondance de lumière. Eussent-ils été dans l'illusion, il eut suffi d'une exposition calme et lucide de la vérité pour les convaincre, et nous avec eux.

Avant les plaidoyers de nos doctrinaires nous étions convaincus pour notre part que l'instruction publique au Canada n'a pas atteint à ses divers degrés la perfection acquise en certains pays dans des conditions plus favorables. Nous accordons volontiers qu'il y a des progrès à faire, et qu'avec le concours de tous l'on arriverait dans quelques années à des résultats meilleurs.

Personne ne désire plus que le clergé voir se réaliser le plus grand progrès possible dans l'instruction à tous ses degrés; il y travaille autant et plus efficacement que bien d'autres sans le crier sur les toits. Assurément nous ne prétendons pas nous attribuer tous les progrès réalisés depuis cinquante ans; mais si nous n'avons pas tout fait, n'avons-nous pas fait autant et plus que ceux qui nous accusent de ne rien faire? Qui a fait autant que nous pour l'instruction secondaire et supérieure? Qui a fait plus que nous pour le développement et le progrès de l'instruction primaire?—Grâce à Dieu notre zèle n'est pas à bout de ressources. Que l'on veuille bien nous seconder, que l'on veuille bien au moins ne pas nous susciter d'obstacles, et nous pourrons peut-être avant des années arriver à de beaux résultats.

Il est vrai qu'avant de prôner et de mettre en œuvre toutes les réformes qu'on nous propose nous demandons à réfléchir: nous savons par expérience que *le mieux est souvent l'ennemi du bien*. D'une part l'instruction donnée jusqu'ici à notre peuple, malgré ses lacunes, a contribué pour sa bonne part à en faire un peuple intelligent, sensé, honnête, sage et heureux autant qu'aucun autre peuple et plus que bien d'autres, et il n'est pas prouvé que les dé-

fauts qu'on lui reproche davantage soient principalement le fait de l'instruction qu'il reçoit dans ses écoles. D'autre part les peuples qui ont cette instruction publique idéale ont bien quelques défauts que nous ne souhaitons pas au nôtre, et où il nous semble que l'instruction publique est pour quelque chose? Est-il bien sûr que notre peuple aurait tout à gagner à un changement? Puis, dans l'instruction publique suffit-il de changer pour réformer et de bouleverser pour perfectionner? Le plus pratique et le plus sage n'est-il pas souvent de tirer tout le parti possible de ce que l'on a avant de tenter autre chose?

L'instruction publique au Canada laisse à désirer; qui le nie?—Mais y a-t-il un pays au monde dont on ne puisse en dire autant, proportion gardée? Pour être juste il ne faut ni dissimuler les lacunes où elles existent, ni trouver des vices où il n'y en a pas, et pour être pratique il ne faut pas se faire un idéal de l'instruction publique qui ne tient nullement compte des circonstances où elle doit et peut se donner.

Vous traitez, je suppose, la question de l'instruction primaire. Dites-nous si les écoles élémentaires de la Province de Québec sont inférieures à celles des autres provinces et des autres pays: dites-nous en quoi et pourquoi elles sont inférieures, et donnez les preuves. Dites-nous si étant donné les difficultés particulières au pays, la rigueur du climat, la dissémination de la population sur un immense terrain qui oblige de faire cinq ou six écoles, quelquefois dix avec une seule institutrice chacune tandis qu'ailleurs on pourrait facilement avoir une seule école avec plusieurs instituteurs et institutrices pour le même nombre d'enfants; les ressources restreintes souvent insuffisantes mises entre les mains des municipalités pour le soutien des écoles; les conditions particulières faites à une partie de la population, par exemple dans une paroisse nouvelle, encore en défrichements, etc., nos écoles élémentaires sont toutes de beaucoup inférieures à celles de même degré des autres pays dans des conditions analogues.—Si elles ne sont pas toutes inférieures, si quelques-unes obtiennent de bons résultats, même des résultats meilleurs que des écoles de même degré dans d'autres pays, que devient la thèse de nos réformateurs?

Admis le fait, prouvé ou non que toutes nos écoles

élémentaires sont inférieures comme succès à celles des autres pays, il faut nous dire si cette infériorité vient de telle cause ou de telle autre ; si elle tient aux livres dont on se sert—ou à la méthode d'enseignement—ou au choix des instituteurs—ou au défaut d'assistance des enfants ou à d'autres causes où le système d'instruction publique en vigueur pourrait bien n'être pour rien. Par exemple : la meilleure école ne fera rien avec des enfants qui la fréquentent seulement la moitié des jours dans la moitié des semaines. N'avons-nous pas fréquenté nous-mêmes une école de village où à certains jours il y avait une centaine d'enfants, et pendant des semaines une vingtaine seulement : parfois deux ou trois pendant plusieurs jours ? Quels résultats attendre d'une école fréquentée de cette façon ? N'en avons-nous pas connu d'autres où une pauvre institutrice avait à enseigner, seule, quatre-vingts enfants et plus de six ans à seize ans ? Quel succès aurait-elle pu remporter avec les meilleurs livres et la meilleure méthode ?

On le voit l'étude des lacunes de l'instruction primaire au Canada ouvrirait seule plusieurs chapitres d'observations assez importantes que l'on passe trop facilement sous silence, soit parce qu'on n'a nullement l'intention sérieuse de remédier au mal dont on se plaint, soit parce qu'on n'a pas assez de sens pratique pour en trouver les causes véritables ; soit parce qu'on se sent impuissant à proposer un remède efficace et pratique.

C'est pourtant ce dernier point qui doit préoccuper les vrais réformateurs et les apôtres convaincus de l'instruction publique. Constaté des imperfections on le peut faire sans être officier d'académie ; déclamer plus ou moins éloquemment sur l'ignorance et l'infériorité du peuple c'est facile aux derniers goujats de la dernière des littératures ; prôner des systèmes d'éducation sans s'inquiéter si appliqués à tel peuple dans telles circonstances données ils produiront des fruits meilleurs que n'en porte un autre établi déjà c'est d'un esprit peu rassis, léger de parole et de pensée, et qui a plus d'imagination et de prétention que de conscience et de sens pratique.—Mais signaler ce qui laisse à désirer sans amertume et sans exagération, peser avec un grand esprit d'équité les difficultés indépendantes de la volonté des hommes pour ne tenir ceux-ci respon-

sables que de la part qui leur revient en toute justice ; indiquer nettement les progrès vraiment réalisables et les moyens pratiques de les réaliser, c'est le fait d'hommes vraiment sérieux et pratiques qui ne parlent jamais plus qu'ils ne pensent et qui servent la cause du peuple sans aucune arrière-pensée de vanité, de récriminations haineuses ou jalouses et d'intérêt personnel. Mais qu'il y a peu d'hommes en état de le faire même parmi ceux qui ont combattu aux premiers rangs dans cette trop bruyante campagne de l'instruction publique.

Il nous revient un souvenir personnel qui conclura naturellement ces réflexions.

Onze ans déjà passés, nous assistions à une grande convention canadienne-française dans une ville qui n'est pas à cent lieues de la Province de Québec. L'une des séances avait été réservée à la grave question de l'éducation ou de l'instruction publique qui était bien la question capitale pour l'avenir de notre race dans ce milieu. Il y avait là pour ne nommer que des morts et les plus connus, des hommes comme MM. Chauveau, Jos. Tassé et Lussignan sans parler de professeurs dont plus d'un n'était pas sans renom. Nous entendîmes la plupart des discours publics, nous assistâmes même en partie aux délibérations de la commission nommée pour préparer des résolutions. Nous regrettons de le dire, dans cette nombreuse assemblée peut-être un seul sut être pratique et faire quelques réflexions sérieuses allant au sujet. De toutes les banalités, et les généralités plus ou moins intéressantes qui firent à peu près tous les frais de cette longue séance de discours publics et de délibérations privées il ne nous est rien resté qu'une parole de M. Chauveau dont nous avons seulement retenu le sens—mais qui fait autant d'honneur à son bon sens qu'à sa modestie. Cet homme mieux renseigné assurément que la plupart de nos publicistes sur l'instruction publique non-seulement dans la Province de Québec, mais dans les autres Provinces, déclare l'être insuffisamment pour suggérer des résolutions pratiques et sensées sur ce sujet dans les circonstances données. A notre avis cette déclaration fut peut-être ce qu'il y eut de mieux dans cette grande convention qui comme bien d'autres dût être très-sérieuse et très féconde en grands résultats dans les journaux.

Le plus grand nombre de nos réformateurs même les plus sérieux et les plus sincères pourraient peut-être sans fausse humilité faire la confession de M. Chauveau. Cela vaudrait mieux que de crier inutilement contre le mal quand on n'y connaît aucun remède—si ce n'est peut-être un remède pire que le mal. Qu'on les réunisse en convention et qu'on les entende sur le seul sujet de l'instruction primaire dans la Province de Québec. Nous craignons fort, s'ils sont sérieux et s'ils veulent être sincères qu'ils ne se déclarent insuffisamment renseignés pour proposer un remède efficace et pratique au mal dont elle souffre. En attendant qu'ils l'aient trouvé nous ne sommes pas pressés d'en appliquer d'autres, qu'on nous propose, parcequ'au lieu de guérir le mal ils ne feraient que l'aggraver en dépréciant injustement et en vexant sans cause sérieuse les maîtres et maitresses qui tiennent nos meilleures écoles, et auxquels nous sommes redevables de bien des progrès accomplis jusqu'à ce jour.

FR. D. GONTHIER,
des fr. prêch.

(*La fin prochainement.*)

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.



Le quatrième mystère glorieux du Rosaire nous met en présence de Marie achevant sa carrière par la plus douce de toutes les morts et trois jours après, montant au ciel avec son corps ressuscité.

“ Les apôtres persévéraient tous unanimement dans “ la prière, de concert avec les saintes femmes et avec Marie, Mère de Jésus ” (1).

Tel est le dernier mot de nos Livres saints sur la Vierge bénie ; telle est la fin des trop rares passages où son nom est mentionné ; mais, par une juste compensation, ce titre qui lui est décerné “ Marie, Mère de Jésus ” est son attribut le plus glorieux en même temps que le plus cher à son cœur. Il rappelle à tous sa plus haute prérogative et il mérite ainsi d'être apposé, comme un sceau

(1) Actes des Apôtres, chapitre premier, verset 14.

royal et divin, sur la dernière page qui clôt une telle vie. N'est-il pas aussi comme une magnifique récompense couronnant une existence aussi grande par l'humilité que par les privilèges ?

Marie, mère de Jésus ! Après ce " consummatum est " solennel et définitif, il n'y a plus rien sur elle ni dans les autres chapitres des Actes, ni dans les Epîtres, ni dans l'Apocalypse.

Un silence si complet et si persistant, quoique voulu par la divine Providence, serait extrêmement pénible à notre piété filiale envers Marie, si la tradition, ce supplément ou mieux ce complément de l'Écriture, n'était là pour nous apprendre comment la Vierge bénie termina son séjour, que dis-je ? son exil sur cette terre devenue particulièrement pour elle une vallée de larmes, puisque la patrie de son cœur, le centre de ses pensées et le trésor de ses affections étaient le ciel où régnait dans la gloire son Fils bien-aimé. La tradition nous consolera donc, dans une certaine mesure, du mutisme si absolu des saintes Écritures à l'égard de Marie.

Or, la tradition a deux organes principaux : l'histoire et la légende ; l'histoire avec le poids de son autorité et la gravité de ses enquêtes et de ses témoignages ; la légende avec le coup-d'œil divinatoire de ses intuitions, le charme de ses récits, la poésie de ses descriptions et le merveilleux de ses tableaux allié à la vraisemblance de ses rapprochements et de ses rencontres.

Ces deux voix se réunissent pour apporter aux oreilles instruites et édifiées des générations la note de la vérité : c'est ainsi que, sur le sol de la Grèce antique, le vent tantôt secouant, comme une tempête, les cordes de la harpe éolienne et tantôt agitant, comme une brise, les cordes de la harpe ionienne, tirait de ces deux instruments divers des notes variées, très-dissémbles d'abord, mais qui se mêlaient bientôt, se pénétraient peu à peu, se corrigeaient réciproquement et finissaient par se fondre au sein d'une délicieuse harmonie, offrant à l'auditeur ravi un concert agréable où l'âpreté de l'ouragan était adoucie par la suavité du zéphyr et où la grâce languissante d'un murmure caressant était fortifiée et relevée par le voisinage de sons plus vigoureux et d'accents plus énergiques.

Faisons vibrer ces deux cordes de la tradition et de-

mandons tour à tour à l'histoire et à la légende ce qu'elles savent des dernières années de Marie sur la terre et de sa glorieuse assumption au ciel.

L'HISTOIRE.

Au moment de mourir, ému d'une compassion très-tendre pour sa mère qu'il allait laisser seule sur la terre et pour cet apôtre qu'il avait aimé plus que tous les autres, Jésus les rapprocha et les unit étroitement par les liens consolateurs d'une mutuelle et complète adoption, en leur disant : O femme, voici désormais votre fils ; et vous Jean, voici désormais votre mère.

Dès cette heure-là, Jean recueillit Marie dans sa propre maison et ils devinrent inséparables.

C'est là, dans cette maison située sur la montagne de Sion, que Marie demeura après les radieuses illuminations et les prodigieuses effusions de la Pentecôte ; c'est de cette maison qu'elle assista, transportée de joie, au merveilleux développement de l'œuvre de son Fils.

Vers l'an 42, lorsque saint Pierre, inspiré d'en haut, quitta la Palestine et la Syrie pour transplanter, d'Antioche à Rome, le siège de la primauté pontificale, les autres apôtres se dispersèrent à l'exemple de leur chef.

Dans cette dispersion, saint Jean chargé et responsable du plus précieux des dépôts, la vie de la sainte Vierge, ne s'éloigna pas de l'Asie Mineure. Il est très-probable qu'il évangélisa alors Ephèse et ses environs après avoir installé dans un abri très sûr l'auguste Mère de Dieu.

Certains historiens, comme l'abbé Darras et Monseigneur Baunard n'admettent aucun séjour de Marie à Ephèse.

Cette opinion si tranchée compte peu de partisans et elle est en train de tomber devant la récente découverte d'une maison située à quelques lieues d'Ephèse et nommée par les habitants : " Panaghia Capouli, la Porte de la toute sainte, la Porte de la Vierge." Cette maison à demi ruinée a été visitée, examinée, fouillée dans ces dernières années par l'archevêque de Smyrne, Monseigneur Timoni, par M. l'abbé Paulin, supérieur des Lazaristes de Smyrne et par le R. P. Eschbach, supérieur du séminaire français à Rome. Ces trois savants explorateurs

ont scrupuleusement étudié ces importants débris et ils ont été heureux d'apporter à l'appui d'une antique tradition locale le résultat de leurs investigations : ils ont constaté la plus parfaite exactitude entre le plan de cette modeste maison et la description minutieuse qu'en a donnée la vénérable Catherine Emmerich dans ses étonnantes visions sur les Lieux saints de la Palestine et de l'Asie Mineure. Il est donc de plus en plus probable que Marie demeura à Ephèse ou aux environs pendant plusieurs années.

En l'an 51, plusieurs apôtres eurent à Jérusalem une assemblée qu'on a nommée le premier Concile. Saint Jean était du nombre de ces Apôtres. Comme la sainte Vierge est morte à Jérusalem quelques années plus tard, et ce point d'histoire est hors de conteste, il est très probable que Marie revint alors d'Ephèse à Jérusalem avec son protecteur et son ami, l'apôtre saint Jean. Elle occupa son ancienne maison qu'on appelait au moyen-âge " le moustier c'est-à-dire le monastère de Madame Sainte Marie du Mont Sion " (1).

L'an 52 apporta au cœur de la Vierge une grande joie, la conversion de saint Denys l'Aréopagite. Cet illustre docteur devait, plus tard, enrichir l'histoire d'un document du plus haut prix. Dans son traité des " Noms divins " (2) il parle ainsi de la mort de Marie arrivée à Jérusalem et à laquelle il assistait. " Nous sommes venus, " dit-il, contempler le corps vénérable qui avait produit " la vie et porté Dieu. Là se trouvaient, avec plusieurs " autres, Jacques le Mineur, frère (c'est-à-dire cousin) du " Seigneur et Pierre, le coryphée et le chef suprême des " théologiens ".

Marie mourut très probablement l'an 57, car, suivant le docte saint Epiphane, la sainte Vierge survécut vingt-quatre ans à l'Ascension de son Fils. Si à ce chiffre vous ajoutez les trente-trois ans que le Fils et la Mère passèrent ensemble et les quinze ans qu'elle avait lors de la naissance de Jésus, vous obtenez soixante-douze ans comme la durée totale de sa vie.

Nous avons entendu la voix de l'histoire, voix qui engendre la certitude, ou, à son défaut, une grande proba-

(1) Les églises de la Terre sainte par le Comte Melchior de Vogüé p. 436.

(2) Des noms divins, chapitre III, paragraphe II.



L'ASSOMPTION

d'après Titien.

bilité. Écoutons maintenant la voix de la légende, voix moins autorisée, mais toujours gracieuse et édifiante, surtout quand on la recueille sur les lèvres de notre bienheureux Jacques de Voragine, le charmant auteur de la Légende dorée.

LA LÉGENDE.

Cependant Marie vieillissait, toujours à l'abri des infirmités, des injures et même des atteintes de l'âge. Elle trouvait bien long son exil et bien retardé le moment de revoir son Fils. Un jour qu'elle se livrait à sa douleur tempérée, il est vrai, par la plus parfaite soumission à la volonté divine, un ange entouré d'une grande clarté lui apparut et s'inclinant devant elle comme devant la Mère du Seigneur. " Je vous salue, dit-il, ô Marie, temple de " bénédiction et je vous apporte une branche de palmier " cueillie dans le paradis, ordonnez qu'on la porte devant " votre cercueil, le troisième jour après votre mort, car vo- " tre Fils vous attend." Et Marie répondit : " Si j'ai trouvé " grâce à vos yeux, je vous prie de me dire votre nom. Je " désire, en outre, que mes frères les apôtres se réunissent " autour de moi, afin qu'avant de mourir, je les voie des " yeux du corps ; je désire rendre l'âme en leur présence " et je désire qu'ils fassent mes funérailles. Puisse mon " âme au sortir de mon corps, ne voir aucun esprit de té- " nèbres! "—Et l'ange répondit : " Pourquoi voulez-vous " savoir mon nom qui est grand et admirable ? Les apô- " tres se réuniront autour de vous aujourd'hui ; vous ex- " pirerez en leur présence et ils célébreront vos funérai- " les. Car celui qui fit autrefois transporter par les che- " veux le prophète du fond de la Judée à Babylone peut, " s'il le veut, transporter ici les Apôtres. . . Mais pour- " quoi craignez-vous de voir ces esprits maudits ? Ne leur " avez-vous pas écrasé la tête et ne les avez-vous pas dé- " pouillés de leur empire. N'avez donc aucune alarme."

Et ayant dit cela, l'ange remonta au ciel, au sein d'une grande clarté.

La branche de palmier qu'il avait apportée jetait un éclat merveilleux ; elle resplendissait comme l'étoile du matin.

Et il arriva que Jean étant à prêcher à Ephèse, le ciel tonna tout d'un coup : une nuée blanche enveloppa l'apô-

tre et le déposa devant la porte de Marie. Il frappa, il entra et salua avec respect la Vierge. La bienheureuse Marie, en le voyant, fut saisie de surprise et sa joie fut telle qu'elle ne put contenir ses larmes et elle dit : " Mon fils Jean, souviens-toi des paroles de ton maître qui t'a recommandé à moi comme étant mon fils et qui m'a recommandée à toi comme étant ta mère ; appelée par le Seigneur, j'accomplis l'obligation de la nature humaine et je recommande mon corps à ta sollicitude. Car j'ai appris que les juifs s'étaient rassemblés et qu'ils avaient dit : Attendons que celle qui a enfanté Jésus soit morte, et alors, nous nous saisirons de son corps et nous le jetterons au feu." Fais donc porter cette branche de palmier devant mon cercueil, lorsqu'on me conduira au sépulchre et mes funérailles seront pacifiques."

Jean répondit : " Plût à Dieu que tous mes frères les apôtres fussent ici afin que nous puissions vous rendre les honneurs qui vous sont dus ! " Or, comme il disait cela, tous les apôtres furent enlevés sur des nuées, des endroits où ils prêchaient et ils furent déposés devant la porte de Marie. Et se trouvant réunis, ils s'en étonnaient et ils disaient . " Pour quelle cause sommes-nous donc tous rassemblés ici ? " Saint Jean alla vers eux et leur dit que la sainte Vierge était au moment de mourir et il ajouta : " Lorsqu'elle sera morte, que personne ne pleure de peur que le peuple, voyant cela, ne s'émeuve et qu'il dise : " Ils craignent la mort, ceux qui ont prêché la résurrection."

Lorsque la sainte Vierge vit autour d'elle tous les apôtres et avec eux Denys l'Aréopagite, elle bénit le Seigneur et elle s'assit au milieu d'eux, des lampes ayant été allumées. Et, à la troisième heure de la nuit, Jésus vint accompagné d'une multitude d'anges, et de martyrs, et de patriarches, et de confesseurs, et de vierges; et les chœurs des vierges se rangèrent devant le lit où reposait Marie et se mirent à chanter des cantiques très-harmonieux.

Ensuite, Jésus parla le premier et il dit : " Viens, toi que j'ai élue et je te placerai sur mon trône, car j'ai aimé ta beauté." Et elle répondit : " Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt." Et tous ceux qui étaient venus avec Jésus se mirent à chanter." " C'est celle qui a vécu dans la pureté et loin des délices, elle aura sa ré-

“compense dans la réunion des âmes saintes.” Et la Vierge chanta en parlant d'elle-même : “Toutes les générations me dirent bienheureuse, car Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint.” Et alors Jésus répondit : “Viens du Liban, ma bien-aimée, viens recevoir la couronne.” Et elle dit : “Je viens, car il est écrit de moi que je ferai ta volonté, et mon esprit s'est réjoui en toi qui es mon Sauveur.”

Et ainsi l'âme de Marie sortit de son corps et elle s'envola dans les bras de son Fils. Et elle fut aussi exempte de douleur corporelle que de corruption.

Les anges portèrent ensuite dans leurs bras l'âme de celle qui avait enfanté leur roi, et ils disaient : “Quelle est celle qui monte du désert ? Elle est belle au-dessus de toutes les filles de Jérusalem, elle est pleine de charité et d'amour.” Et ils l'accompagnèrent ainsi, remplis de joie, dans le ciel où elle s'assit sur le trône de gloire, à la droite de son Fils.

Et le Seigneur dit aux apôtres : “Vous porterez dans la vallée de Josaphat le corps de ma mère et vous le poserez dans un tombeau tout neuf que vous y trouverez : dans trois jours je reviendrai auprès de vous.”

Trois vierges qui étaient là, ayant dépouillé, pour le laver, le corps immaculé de Marie, ce corps sacré resplendit d'une telle clarté, que leurs regards ne pouvaient plus le contempler. Et cette clarté dura jusqu'à ce que le corps eût été lavé.

Le troisième jour, à l'heure des funérailles, Jean dit à Pierre : “Ce sera toi qui porteras devant le cercueil la branche de palmier, car le Seigneur t'a choisi pour notre chef et il t'a institué le pasteur de ses brebis.” Pierre répondit : “Il est mieux que ce soit toi qui la portes, car tu as été appelé du Seigneur étant vierge, et c'est une personne vierge qui doit porter la palme de la Vierge. Quant à moi je porterai le cercueil.” Et Paul dit alors : “Et moi, qui suis le moindre de vous tous, je porterai le cercueil avec toi.”

Pierre et Paul élevant donc le cercueil, Pierre commença à chanter : “Israël est sorti de l'Égypte.” Et les autres apôtres l'accompagnèrent dans son chant.

Les apôtres portèrent Marie au tombeau et l'y placèrent comme le Seigneur l'avait ordonné.

Jésus vint suivant sa parole; il était accompagné d'une multitude d'anges. Il salua les apôtres, disant. "Que la paix soit avec vous." Et ils répondirent : "Gloire à vous, Seigneur, qui seul faites de grandes merveilles."—Et le Seigneur dit aux apôtres : "Quel honneur et quelle gloire vous semble-t-il que je doive conférer à celle qui m'a enfanté."—Et ils répondirent : "Il paraît juste à vos serviteurs que vous qui avez triomphé de la mort vous ressuscitez le corps de votre mère et que vous le placiez à votre droite pour l'éternité."

Le Seigneur approuva cette pensée. L'archange Michel vint aussitôt, et il présenta au Seigneur l'âme de Marie. Et le Sauveur dit : "Lève-toi, ma colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste ; de même qu'en concevant, tu n'as point connu de souillure, ainsi dans le sépulcre, ton corps ne connaîtra nulle corruption."

Et aussitôt l'âme de Marie rentra dans son corps, qui sortit glorieux du tombeau et qui s'éleva vers le ciel, escorté d'une multitude d'anges.

Une autre légende, considérée comme apocryphe par le bienheureux Jacques de Voragine, prétend que saint Thomas, l'apôtre des Indes, n'arriva à Jérusalem qu'après les funérailles. Le récit des apôtres, témoins de la résurrection de Marie, le trouva tout aussi incrédule qu'autrefois. Alors il voulut constater lui-même la réalité du miracle. Il se rendit au tombeau de Marie : le corps n'y était plus, mais des fleurs aux parfums exquis recouvraient la pierre sépulcrale. Vaincu de nouveau par l'évidence, il crut ainsi à la résurrection de la Vierge.

Cette légende ne semble pas vraisemblable en raison de l'exclusion imméritée qui aurait frappé cet apôtre. Pourquoi, pendant que les autres étaient miraculeusement transportés, à Jérusalem, eût-il été laissé seul à son travail d'évangélisation au fond des Indes? On ne voit guère de raison à cette exception afflictive et même odieuse.

La mort de Marie qu'on nommait au Moyen-Age "la Dormition de Notre-Dame" a donc été le plus doux de tous les trépas.

Parlant d'une personne âgée qui mourut sans aucune souffrance, le P. Lacordaire, je crois, a écrit la ligne suivante : "Elle mourut en respirant une dernière fois."

Voilà une manière très ingénue et très heureuse de peindre d'un mot une mort exempte de toute douleur. La mort n'est plus alors que la simple cessation de la vie ; il y a une dernière respiration en tout semblable aux autres . . . et c'est fini. Ainsi s'endormit la sainte Vierge, en présence de tous ceux qu'elle aimait le plus sur la terre, son divin Fils et ses chers frères, les apôtres. On ne saurait concevoir une mort plus consolée et plus sereine.

En vertu de sa divinité, Jésus monta au ciel : il fit son ascension sans aucun effort comme sans aucun appui. Marie, elle, fut emportée doucement au ciel comme l'indique le mot Assomption, et le peintre Murillo a été bien inspiré quand, dans son Assomption, il a placé sous les pieds de Marie tout un essain frémissant de petits anges joyeux et ravis de transporter au paradis le plus suave de tous les fardeaux, le corps transfiguré de leur aimable Souveraine.

Unissons-nous à cette troupe bienheureuse et applaudissons à la gloire de notre mère et de notre reine.

Fr. ANTONIN MARICOURT,
des fr. prêcheurs.

THÉOLOGIE PRATIQUE.

LES DONS DU SAINT ESPRIT.



NOTRE but dans ce travail, est de donner un exposé intelligible à tous et scrupuleusement fidèle, de la doctrine générale de saint Thomas d'Aquin concernant ces mystérieuses perfectiones de l'âme chrétienne, qui s'appellent les dons du Saint Esprit. Sans entrer dans aucune discussion ou aucun raisonnement théologique, nous nous contenterons d'exposer simplement, de préférence à toute autre théorie ou hypothèse, la doctrine si élevée et si lumineuse du grand docteur dominicain.

Un pauvre petit être, frêle et gémissant, vient d'être apporté à l'église ; autour de lui se pressent les amis et les parents : père, frères, parrain, marraine sont rangés autour des fonts baptismaux. L'enfant, parfaitement étranger à tout ce qui se passe, laisse échapper des vagissements plaintifs. Les assistants regardent, parfois dis-

traitement, le prêtre s'acquitter du rit sacramentel ; et voici qu'au même moment, un grand, un effrayant miracle s'accomplit tout près d'eux, à côté d'eux, dans cette âme inconsciente de petit enfant.

La Trinité auguste, Père, Fils et Saint Esprit, évoquée par les paroles sacramentelles, descend du haut des cieux, avec toute sa majesté divine ; elle vient prendre possession de l'âme de ce petit enfant, de cette humble créature déchue.

Le démon est chassé ignominieusement, ou plutôt il s'enfuit comme les ténèbres à la clarté rayonnante du jour levant ; cette âme, son repaire, devient le palais de Dieu, le trône resplendissant de gloire où il s'installe désormais pour y recevoir les adorations de la cour céleste.

Saint Léonide, martyr, père d'Origène, venait tous les soirs s'agenouiller devant le berceau où reposait son jeune enfant endormi, adorant la Trinité sainte qui reposait silencieuse dans cette délicate poitrine.

C'est que, revêtue de la similitude de la nature divine elle-même, cette jeune âme brille aux yeux des anges d'un éclat plus radieux que ces milliers d'astres au milieu desquels notre humble monde est perdu comme un atome, et qui roulent au-dessus de nos têtes en se poursuivant au travers des espaces célestes ; parceque cette création si harmonieuse, cette poussière de mondes n'a qu'une beauté terrestre et naturelle ; celle que vient de revêtir cette âme est une beauté surnaturelle et divine.

Quelles sont donc les merveilles que, dans ce court instant du rit baptismal, le Tout Puissant a opérées en elle ?

Il l'a douée, revêtue, enrichie comme d'un organisme nouveau, d'un organisme surnaturel complet, qui, greffé sur l'organisme naturel, lui confère une vie supérieure, une vie toute divine. Au plus profond de sa nature il a fait germer de son souffle tout-puissant une *qualité*, une perfection permanente, la grâce sanctifiante qui la transforme et la surnaturalise. Comme le fer plongé dans un brasier devient aussitôt incandescent, acquiert les propriétés, l'efficacité redoutable du feu, sans cesser pour cela d'être du fer, l'âme imprégnée, pénétrée par la grâce sanctifiante, est divinisée sans cesser d'être humaine, elle participe à la nature de Dieu, aussi longtemps qu'elle n'aura point perdu

cette grâce par le péché mortel. Mais là ne s'est pas borné l'œuvre de Dieu, qui ne fait rien d'imparfait, qui organise toutes choses avec une magnificence digne de lui.

De la grâce sanctifiante dérivent, dans les facultés de l'âme, sept vertus surnaturelles, qui procèdent d'elle, comme les maîtresses branches d'un arbre rayonnent du tronc.

Ce sont d'abord les trois vertus théologiques, foi, espérance, charité, grâce auxquelles nous sommes mis à même de produire fréquemment et facilement les actes que réclame la religion chrétienne vis-à-vis des perfections surnaturelles de Dieu.

La foi qui nous fait croire au Dieu révélateur.

L'espérance qui nous fait attendre avec confiance le Dieu récompense surnaturelle des élus et les grâces nécessaires pour y parvenir.

La charité qui nous fait aimer d'un amour surnaturel les perfections infinies de notre ami divin.

Ce sont ensuite les quatre vertus cardinales : prudence, justice, force et tempérance, qui règlent nos actes et notre conduite pratique conformément aux règles de la vie surnaturelle et chrétienne.

La prudence chrétienne, qui nous apprend à délibérer, juger, nous décider en toutes choses selon les lumières surnaturelles.

La justice chrétienne, qui nous incline à rendre à chacun ce qui lui est dû.

La force chrétienne, qui nous arme pour la lutte contre les obstacles et les ennemis du dehors qui s'opposent à notre salut.

La tempérance chrétienne enfin, qui nous donne la force de modérer l'ennemi du dedans, les concupiscences et les instincts dépravés de notre nature corrompue.

Par la grâce sanctifiante et les sept vertus que nous avons énumérées, l'âme est outillée pour cette vie supérieure qui s'appelle la vie surnaturelle ; sans elle, elle demeurerait totalement impuissante, aussi inapte à en produire les actes, qu'un animal à produire des actes de raison.

Ce sont comme des organes nouveaux, pour cette vie toute nouvelle : elle reçoit, pour ainsi parler, bras et jambes,

afin de marcher et d'agir dans la voie qui vient de s'ouvrir à elle, et qui doit la mener à Dieu.

Désormais, grâce à ces perfections permanentes qui lui sont conférées, elle pourra, sous la motion toutefois et le concours indispensable des grâces actuelles, agir divinement, marcher dans la voie de la sanctification, sous la conduite de ce guide suprême de l'âme humaine, qui s'appelle la raison éclairée de la lumière surnaturelle.

Voilà l'organisme *ordinaire* des perfections surnaturelles qu'en ces jours de bénédiction Dieu apporte en présent à cette âme choisie.

Mais ce n'est pas tout; après l'avoir ainsi douée, Dieu ne se contente pas de la "livrer simplement aux mains de son propre conseil":—L'Esprit divin veut se réserver dans cette âme des entrées spéciales, il veut pouvoir, à volonté, intervenir par lui-même dans sa conduite, agir *directement* sur elle à l'occasion, en dehors des conditions ordinaires qu'il a lui-même établies: il veut pouvoir à son gré lui parler par des inspirations qui ne soient point celles de la raison, même éclairée par les principes surnaturels, éveiller en elle des affections qui ne procèdent point des vertus communes, mais qu'une touche *immédiate* de lui-même suscite dans cette âme.

Il y a pourvu par l'appareil complémentaire, par l'organisme additionnel des dons, conféré lui aussi au baptême.

Les dons, nous dit saint Thomas, *ce sont des dispositions, des qualités permanentes spéciales, qui préparent l'âme à recevoir les inspirations extraordinaires, les touches irrégulières de l'Esprit Saint et à y obéir.*

Ce ne sont point des illuminations ou des motions actuelles, mais des dispositions stables, des qualités permanentes, des facultés nouvelles fixes, qui constituent en nous la *capacité* à recevoir les inspirations directes de l'Esprit Saint.

Il y a donc en nous comme deux organismes surnaturels superposés qui se complètent mutuellement, l'organisme ordinaire des vertus infuses, l'organisme extraordinaire et plus délicat des dons:—le premier nous rendant aptes à produire des actes surnaturels sous la conduite et la direction de la *raison surnaturelle*, le second nous préparant à produire des actes surnaturels sous la motion

immédiate et directe de l'Esprit, opérant dans notre âme sans organe ni intermédiaire humain.

Lors donc que nous agissons par les vertus, c'est évidemment sous la motion de l'Esprit Saint, sans lequel nous ne pouvons, au témoignage de saint Paul même, prononcer le nom de Jésus d'une façon méritoire, mais l'Esprit nous parle alors par un *intermédiaire*, à savoir notre raison, qu'il éclaire et qui raisonne, réfléchit, décide notre acte.

Par les dons, au contraire, nous nous sentons soudainement illuminés, enflammés, par un "instinct divin" (le mot est de saint Thomas), que la raison ne peut comprendre et juger, mais auquel elle se rend par une intuition et une impulsion toute divine.

Des vertus, on s'en sert d'une façon ordinaire et normale à volonté, sous la motion actuelle de la grâce divine : mais les dons, pour être mis en œuvre, demandent une intervention spéciale de l'Esprit Saint ; tant qu'il ne plaît pas à celui-ci de la faire sentir, les dons demeurent comme au repos dans l'âme : la lyre surnaturelle demeure muette attendant le frisson divin qui la fera vibrer.

Il est des âmes chez qui l'action des dons est fort rare, "l'Esprit souffle où il veut" ; il en est d'autres, au contraire, chez qui cette *grâce de choix* est un fait fréquent et relativement commun. Remarquons cependant, en passant, ce fait, que l'Esprit de Dieu se complait spécialement avec ceux qui sont doux et humbles de cœur.

Un exemple, emprunté à la vie de sainte Thérèse, nous fera comprendre le jeu différent de ces deux ordres de perfections surnaturelles—vertus et dons—et nous fera toucher du doigt comment ils s'accordent et se complètent.

Sous l'inspiration divine, Thérèse de Jésus avait dès longtemps résolu de fonder en compagnie de quelques âmes, dévouées comme elle, un couvent où la règle du Carmel eût fleuri selon son austérité primitive.

Cette inspiration de Dieu, le confesseur de la sainte persiste à la combattre au nom de la prudence commune. Or, voici qu'un jour Jésus dit à Thérèse :

"Dis à ton confesseur, de faire demain sa méditation sur ces paroles de l'Écriture : "Que vos œuvres sont grandes et magnifiques, ô mon Dieu, et que vos pensées sont profondes !" (Ps 91).

Le lendemain, à la lumière de l'oraison, le père voyait

ses dernières hésitations s'évanouir, il comprenait que par les faibles mains de Thérèse, Dieu voulait accomplir des merveilles, et qu'il se trouvait en présence d'un de ces mystères de la divine sagesse où se perd la prudence humaine, et où triomphent la foi et l'humilité.

Dieu lui avait parlé dans l'oraison, il avait complété par l'inspiration du don de *conseil* les lumières insuffisantes de la prudence commune.

Comme on le voit, l'action des dons dans la vie intérieure, n'est pas la voie ordinaire ; elle n'est pas non plus à proprement parler miraculeuse, elle est extraordinaire.

Selon les desseins de sa Providence, Dieu agit à son gré, soit par les vertus, soit par les dons,—deux systèmes parallèles inséparables l'un de l'autre quant à leur existence, distincts quant à leurs opérations, nous faisant tous les deux, selon des modes différents, réaliser les desseins de Dieu.

Telle est dans sa substance la doctrine de saint Thomas. Son âme était fréquemment visitée et illuminée par l'Esprit de Dieu :—serait-il téméraire de croire que cette conception était en lui, elle aussi, un fruit des dons de l'Esprit ?

Il nous a dit lui-même, qu'il avait trouvé plus de vérités dans la contemplation que dans l'étude, au pied du tabernacle ou du crucifix que dans les livres des maîtres.

FR. L. VAN BECELAERE,
des fr. prêch.

SAINT DOMINIQUE.

4 AOUT.

“ Comme il ressemble à Notre
Seigneur ! ”

Parole de Sainte Catherine de Sienne.

Le B. Raymond de Capoue raconte dans la vie de Sainte Catherine de Sienne que la Séraphique vierge étant à méditer la veille de la fête de saint Dominique sur la gloire du saint Patriarche, dit à son confesseur, dans une vision : “ Ne le voyez-vous pas ? Moi, je le vois ce saint Patriarche aussi distinctement que je vous vois. Comme il ressemble à Notre Seigneur ! ”

C'est bien la réflexion qui nous vient à l'esprit chaque fois que nous relisons la vie de notre Bienheureux Père : "comme il ressemble à Notre Seigneur !"

Sans doute tous les saints ont eu quelque chose de cette divine ressemblance : car Jésus Christ est l'idéal dont ils ont tous vécu et que l'Esprit Saint a voulu retracer dans leur âme et leur chair transfigurée. Mais d'ordinaire le divin artiste semble avoir surtout voulu reproduire parfaitement dans les saints un trait particulier de la ressemblance du Sauveur. Dans l'un il a développé le détachement, de Jésus Christ, dans l'autre le zèle du salut des âmes, dans un autre un abandon à la divine volonté, dans un autre sa soif d'immolation pour la gloire de Dieu et le salut du monde. Comme chacune des créatures de Dieu porte sur son visage un trait de la beauté du créateur, chacune des âmes rachetées et sanctifiées rappelle un trait de la divine beauté du Christ. Dans saint Dominique le Saint-Esprit semble avoir surtout voulu reproduire la ressemblance complète du divin modèle.

Ne demandez point quel est le trait saillant de cette physionomie, et par lequel elle ressemble davantage à Notre Seigneur. Elle lui ressemble admirablement par tous les traits et par chacun avec une égale perfection. C'est la caractéristique et la divine originalité de cette incomparable figure de celui que nous appellerions volontiers le plus *personnel* et le plus *impersonnel* des Saints. Lisez et relisez tout les historiens du saint Patriarche, puis essayez de résumer en un mot cette vie si grande et si simple à la fois, pleine de choses les plus ordinaires et les plus merveilleuses, et vous ne trouverez pas une autre parole que celle qui a été dite la première fois du Divin Maître : "*Bene omnia fecit !*" Tout semble également bien dans cette vie. Comme dans celle du Sauveur les plus grandes merveilles ne surprennent pas tant, elles paraissent naturelles et se font avec simplicité. Et d'autre part ces paroles et ces actions, si simples que les enfants les peuvent comprendre, ont un charme et une élévation qui pénètrent et ravissent les esprits les plus délicats et les plus cultivés ; et elles ont fait en ce monde, par la grâce de Dieu, une œuvre qui ne le cède en grandeur et en fécondité qu'à la création de l'Eglise elle-même. Car c'est le B. Dominique que Dieu a choisi pour être le créateur des

Ordres et des œuvres apostoliques dans l'Eglise.

C'est sans doute le secret de cette ressemblance si parfaite que Dieu a voulu lui donner avec son Divin Fils. Comme son Maître, le B. Dominique semble n'être venu sur la terre que pour rendre témoignage à la vérité. Le don de la foi qu'il a reçu au baptême semble l'avoir mis déjà en pleine possession de la vérité. Il lui est naturel de croire, comme aux autres hommes de penser : ou plutôt il semble ne pas croire, mais voir déjà dans leur plein jour les réalités surnaturelles. Son regard est tellement fixé en Dieu, il voit tellement toute chose dans la lumière de Dieu qu'il paraît étranger à toute perplexité, à tout étonnement, à toute préoccupation du présent ou de l'avenir. Ce n'est point pourtant qu'il n'ait eu à gouverner sa vie que dans des jours calmes et tranquilles : peu de saints ont traversé des temps plus difficiles et plus troublés : mais aucune de ces tempêtes qui ont bouleversé le monde n'a laissé une ombre sur son front. Personne n'a mieux connu les misères de son temps, personne ne leur a donné une plus tendre et plus large compassion, personne n'a fait davantage pour les soulager ; et d'autre part, personne n'en paraît moins préoccupé et moins accablé. Il semble qu'il peut porter sans fléchir tout le poids de l'église qui menace ruine, parce qu'il a le sentiment de cette force divine qui a dit : Ne craignez rien ; j'ai eu raison du monde.

Avec cette possession de la vérité que lui donnait la plénitude de sa foi, ce qui émeut peut-être davantage en saint Dominique et nous rappelle davantage la figure du plus beau et du plus saint des enfants des hommes, c'est la *sérénité*, je veux dire cette paix surnaturelle qui est moins de la terre que du ciel, et qui rayonne de l'âme du saint en toute sa personne et sur tout ce qui l'entoure.

Mais d'où vient cette sérénité divine qu'on ne trouve plus parfaitement inaltérable dans l'âme d'aucun autre saint, si ce n'est peut-être dans le plus grand de ses îls, saint Thomas d'Aquin ? Sans doute de cette plénitude de la foi, dont nous parlions il y a un instant, et qui, en le mettant en pleine possession de lui-même comme de la vérité divine, lui donnait avec la lumière la paix et la joie, fruits de l'Esprit-Saint. Sans doute aussi d'un don naturel qui est une grande grâce de Dieu, je veux dire un



SAINT DOMINIQUE

a' après Lombardi.

équilibre parfait entre les différentes facultés de l'âme—équilibre rarement aussi parfait même dans les hommes supérieurs ;—Sans doute encore de cette pondération si parfaite, en lui de la vie de contemplation et de la vie apostolique, qu'il ne perd jamais dans les ravissements de la prière la claire vue des besoins des âmes et de l'Eglise auxquels il doit pourvoir par son ministère et celui de ses enfants, pas plus qu'au milieu des labeurs apostoliques et des œuvres de zèle, il n'interrompt son habituelle contemplation et son ravissement en Dieu ;—oui, mais surtout de deux vertus qui firent de son âme le sanctuaire de la sagesse éternelle et de tout son être un admirable et parfait instrument de l'Esprit-Saint : la pureté et l'humilité.

La pureté en Dominique n'est point une vertu humaine, c'est une vertu angélique. En tout homme en effet la vertu est une victoire de l'âme remportée sur la chair ou sur elle-même. En Dominique elle n'est pas une victoire, parcequ'il n'y a pas trace de lutte. La pureté semble commencer en lui où elle finit dans les autres hommes. C'est qu'il avait été suscité de Jésus Christ, pour renouveler dans la sainte Eglise, l'esprit apostolique, et donné au monde par Celle qui est la Reine des Apôtres parce qu'elle est en même temps la Reine des Vierges.

L'humilité ne fut pas moins merveilleuse en saint Dominique que la pureté,—j'entends cette humilité parfaite comme celle du Divin modèle, qui est l'abnégation et l'oubli complets de soi-même avec une totale dépendance du bon plaisir de Dieu. C'est le secret de la sérénité de son âme et de la fécondité de sa vie.

Quand Dieu fait par un saint des œuvres merveilleuses nous cherchons volontiers la part d'influence qui revient au génie de l'homme dans les œuvres accomplies.

Nous avons peut-être raison pour ces œuvres qui sont seulement saintes et surnaturalisées, et que Dieu veut faire par l'activité humaine qu'il se contente d'assister et de diriger, après l'avoir mise en œuvre. Nous nous trompons sûrement pour les œuvres que les mystiques appelleraient proprement *surnaturelles*. En celles-ci l'homme n'est qu'un instrument ; il agit moins qu'il ne se laisse mouvoir ; et la mesure même où il se dépouille de toute activité propre est la mesure où il agit par la motion de l'Esprit-Saint, et devient un instrument utile à ses des-

seins. Telle fut l'œuvre que Dieu voulut accomplir par notre B. Père. Rien en effet n'est plus divin dans la sainte Eglise que de renouveler la grâce et le ministère de l'Apostolat si ce n'est la création de l'Apostolat. Dans cette rénovation comme dans la création le génie de l'homme n'est pour rien : le mieux qu'il ait su faire a été de ne point mettre obstacle à l'Esprit de Dieu en voulant l'aider de son concours.

C'a été la gloire de Dominique d'avoir été choisi de Dieu pour cette œuvre incomparable. C'a été son mérite et sa grandeur d'avoir compris qu'avec son génie, sa science et ses vertus, il ne pouvait être qu'un instrument entre les mains de Dieu. Encore se jugea-t-il un instrument inutile. L'œuvre fondée et à peine organisée, après plus de quarante ans de silencieuse préparation, il veut l'abandonner au souffle de Dieu : tant il est convaincu que c'est l'œuvre de Dieu et non pas la sienne.

Je ne sais pas si nous trouverions un autre exemple dans l'histoire de l'Eglise d'un saint qui se soit plus complètement effacé de ses œuvres. On peut dire que de Dominique rien n'est resté, si ce n'est quelques lignes qui n'ont que l'intérêt d'un document historique sans importance. Rien de cette science qui émerveillait les contemporains. Rien de cette éloquence qui émut Rome, la France et l'Espagne. Rien de ce génie d'organisation et de gouvernement dont la sagesse vraiment divine fit l'admiration des Souverains Pontifes comme de ses premiers disciples. La règle même n'est pas de lui : elle est de saint Augustin ; et les constitutions qui la précisent sont pour la plupart empruntées aux Ordres monastiques existants déjà dans l'église ; et si elles sont empreintes du génie et de la sagesse de Dominique, il n'en a cependant écrit lui-même ni une page ni une ligne.

Et cependant cet homme qui a pris à cœur de s'effacer de ses œuvres, il y vit puissamment encore. Il est tout entier dans "sa religion toute large, toute joyeuse, toute parfumée, comme un jardin de délices." (1) Il revit dans les Saints et les grands personnages de sa famille religieuse, qui tous, malgré la diversité des traits, ont une ressemblance de physionomie et comme un air de famille

(1) Parole de Dieu à Sainte Catherine.

qu'ils tiennent de leur Bienheureux Père. It vit encore dans sa famille entière, par le noble désintéressement des choses de la terre, par le culte de la science divine, par le zèle du salut des âmes et de la gloire de la sainte Eglise par le saint amour de la vérité. " Par un privilège spécial, lui et les siens interpréteront toujours fidèlement la parole de Dieu et ne s'en écarteront jamais." (1)

Père Saint ! Dieu n'a jamais rien refusé à votre prière pendant votre vie, et vous nous avez promis d'employer toujours pour nous votre crédit auprès du Seigneur. Donnez-nous en grand nombre des frères qui vous ressemblent, qui aient comme vous cette science de Dieu et de sa vérité sainte qui s'acquière plus encore par la prière, la pureté et l'humilité que par les longues heures de travail et les leçons des plus grands maîtres. Apprenez-nous à trouver comme vous dans le livre de la sainte charité et le commerce continuel avec Dieu, cette science de la foi et cet entier dévouement au salut des âmes qui féconderont notre apostolat.—Donnez à la Sainte Eglise en multipliant vos fils parmi nous cette bénédiction temporelle qui ne lui est pas moins nécessaire que les biens de ce monde ; donnez lui surtout par les lumières et les vertus de vos enfants l'accroissement des biens spirituels pour la gloire de Dieu et le salut du peuple chrétien !

Fr. D. G.
des fr. prêch.

NOTRE DAME DU FOLGOAT (FINISTÈRE)

*Légende contenant le mystère de Notre-Dame du Folgoat
advenu l'an 1350*

Ce dévotieux garçon ayant été favorisé de cette grâce de la dame du ciel, resta extrêmement réjoui et sa face devint belle et éclatante extraordinairement.

Notre pauvre sentant bien que le cours de sa vie se terminait, comme une tourterelle fit raisonner sa voix pour marquer que l'hiver froidureux de la vie était passé. Mourant il répétait ces divins mots tout d'or, qui méritent d'être gravés sur le diamant : *Ave Maria !* Après cela,

(1) Parole de Dieu à Sainte Catherine.

étant visité et consolé de la Vierge très-sainte, assistés des anges, car dans ces moments elle n'abandonne jamais ses serviteurs, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage qui, durant sa vie, était tant terreux et défait par la pauvreté et austérité qu'il avait souffertes, parut si beau et si lumineux, qu'il disputait à la candeur du lys et au vermeil de la rose.

Il fut trouvé mort non loin de ce ruisseau, près de ce tronc d'arbre qui avait été sa retraite et son repaire durant les grandes chaleurs de l'été et les âpres froidures de l'hiver, et fut enterré avec peu de bruit et sans parade par ceux du voisiné, en ce même endroit : tant il y a que ce petit bocage fut le dépositaire du corps de ce bienheureux mignon de la princesse des Cieux.

Mais comme la lumière n'est que pour éclairer et non pour être cachée, notre Dieu très bon et très-miséricordieux, quelque temps après, voulant, pour son honneur et sa gloire, faire connaître à tout le monde cette précieuse perle et ce riche trésor de pureté, recelés au sein de la Bretagne, et faire voir évidemment à un chacun l'estime qu'il fait des vrais serviteurs de la Vierge, mère de son fils, qui l'ont recherchée en toute candeur, simplicité et innocence de cœur, l'on trouva un beau lys, frais et odoriférant miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrits sur les feuilles, en belles lettres d'or ces mots : *Ave Maria*. La fosse fut ouverte, le corps découvert et l'on reconnut que cette royale fleur sortait par sa bouche du creux de son estomac. Par cet insigne miracle reconnu et avéré par les plus notables personnes des trois évêchés, la mère de dilection et d'amour témoigna combien elle prisait et affectionnait le service que lui rendait Saléüm : rare exemple et riche tableau des grandes faveurs que notre Seigneur communique abondamment aux humbles et pauvres d'esprit. Avouons donc que Dieu sait bien quand il lui plaît éclairer les ténèbres d'une vie retirée et faire priser celui qui a le moins d'éclat parmi les hommes. Admirez comme tout de bon il fait paraître enfin la lueur brillante de cet enfant, de ce diamant d'innocence, caché en terre au pied d'une souche cassée. Ce saint garçon, méprisé et vilipendé lorsqu'il mendiait comme un gueux encoigné aux portes couvert d'une pauvre mantille de gros drap, reluit après son décès comme une perle orientale de

sainteté, au conspect de toute la Bretagne Armorique, parce que l'on tient que cette fleur miraculeuse, ce beau lys fleurissant, trouvé en la bouche de ce pauvre, exhalait une odeur si suave, que l'on eût cru fermement que tous les baumes aromatiques de l'Orient auraient été emboîtés en son oignon.

Ce beau miracle advint du temps de Guillaume de Rochefort, lors évêque de Léon, depuis l'an 1349. Le bruit de cet excellent miracle courut par tout le pays de Léon. Le monde venait de tout côté visiter ce tombeau fleurdelysé ; il s'y fit à cette occasion un grand concours de gens de qualité, signement des ecclésiastiques, séculiers et réguliers, des seigneurs et des gentils hommes du pays, où ayant mûrement tout considéré il fut arrêté d'un commun consentement et conclu, par les prières, instances et supplications du pauvre peuple, que l'on bâtirait une belle église à l'endroit même où Dieu avait fait le miracle à l'honneur de la bonne Vierge Marie, qui servirait d'une très-évidente marque à la postérité d'un effet si signalé ; ce qui fut loué et approuvé par le très-excellent prince Jean, comte de Montfort, frère de Jean III, duc de Bretagne, surnommé le bon duc ; elle fut appelée de ceux du pays en leur langue, Nostre Dame du Folgoat, (1) parce que nostre Saleüm, tenu pour fol, y avait demeuré solifiant jour et nuit, comme un oiseau du paradis et un passereau solitaire, ce doux motet *Ave Maria*, noté et enregistré sur le satin blanc de ce lys en belles lettres d'or.

La Sainte Vierge a enrichi, embelli et rendu vénérable cette chapelle par un nombre infini de miracles, tant durant sa construction qu'après, et encore jusques à présent, dont la plupart par la nonchalance de ceux du passé sont restés au tombeau de l'oubli.

Le vénérable Don Jean de Longoneymon, abbé du royal monastère de Landevesne, affirme en un petit extrait qu'il a fait, avoir été présent et avoir vu ce miracle et l'avoir rédigé par écrit pour le bien spirituel des bonnes âmes. Les docteurs de Paris en font mention à la légende des saints au premier jour de novembre.

Le bâtiment de l'église est tout royal et magnifique et fait voir la grande dévotion des princes de la Sérénissime

(1) En Français : *Notre-Dame du fou du bois.*

maison de Bretagne. Il semble qu'en ce temps là tout bonheur commença à pleuvoir sur la province, car la piété parmi le clergé vint en règne, et la vertu parmi les seigneurs fut prisée et menée en triomphe. Il est aisé aussi de voir en cet édifice que les maîtres architectes, sculpteurs et menuisiers qui y ont travaillé, savaient, de ce temps, manier l'esprit avec la main, et le compas, comme l'on dit, avec la raison. Qui voudra regarder verra, pour tout dire en un mot, les clochers, les portaux, les niches, les statues, les écussons et tymbres, les colonnes, assiettes, éloignements, avec une symétrie et proportion, et au dedans et au dehors.

L'architecture de l'église du Folgoat est entièrement de style ogival, son aspect est celui d'une cathédrale ; le pèlerin, lorsqu'il gravit les collines qui y mènent, salue de loin, en bénissant le nom de Marie, ce superbe clocher de granit orné de mille dentelures, et si beau lorsqu'il resplendit aux rayons du soleil couchant. A l'intérieur, le maître autel, celui du *Rosaire*, des saints anges et du cardinal Coëtivy sont ornés de remarquables ciselures de pierres. Sous le Rosaire est placée la fontaine du B. Saleüm ; la source fort abondante découle de dessous le maître autel ; dans la chapelle des fonts baptismaux une fresque représente l'histoire de Saleüm ; le Jubé, un des plus beaux de France, peut être admiré dans toutes ses parties. Sous le Jubé sont deux petits autels dont l'un est surmonté d'une banderolle où l'on lit : " Vous qui ici venez, priez Dieu pour les trespassez."

M. DE B.

MON PÈRE LACORDAIRE.

II.

Nous parlions encore quand la voiture s'arrêta. Nous y voilà, dit M. Lacordaire d'un air tout guilleret, et il sauta de la voiture comme un oiseau. Il fallut donc descendre et se butter, à la porte même du séminaire, dans un enterrement, celui d'un jeune abbé qui n'avait pu résister au régime séminaristique, avec une poitrine défectueuse.

Le séminaire est comme la première redoute enlevée avant de planter son drapeau victorieux au centre de la vie ecclésiastique. C'est le premier échelon du ciel ; et pour le jeune abbé que nous allions porter à sa dernière demeure, le premier échelon avait suffi pour monter vers Dieu. Heureuse l'âme qui s'envole ainsi d'un premier coup d'aile, là où des aigles robustes en apparence s'élèvent si péniblement, rament parfois contre le vent et donnent du bec en terre avant de pouvoir escalader la nue et s'abriter au centre du soleil de l'éternel amour.

La Providence n'avait pas permis pour rien cette funèbre rencontre : je devais en effet me demander si j'étais prêt à mourir à l'ancien monde que je quittais, afin d'être digne du nouveau. En revenant de l'enterrement, mon charitable guide cherchait à chasser les idées qu'il me supposait sombres et pleureuses comme le temps ; il jouait la gaieté, me présentait à ses amis tout en cheminant ; puis il me parla de la sortie que nous ferions ensemble à Paris chaque mois, selon l'usage, et m'introduisit enfin au modeste logis qui nous était réservé.

III

Le séminaire d'Issy se composait de deux bâtiments bien distincts et séparés par la grand'rue du village. La maison qui occupait le côté nord-ouest s'appelait le " Numéro quinze " : on y logeait une partie des séminaristes désignés sans doute à raison de leur santé, qui exigeait un peu plus d'air ; mais cet air était frais, à cause du voisinage de la Seine et des bosquets de buis qui verdissent, immobiles, hiver comme été. Dans la cour qui forme l'entrée, l'herbe fendait le pavé tout exprès pour les colombes du colombier et les poules du poulailler : c'est presque une maison bourgeoise, moins le bruit de la famille ; car le chef de famille d'Issy est un silencieux et modeste Sulpicien, dont le regard calme et plein de mansuétude commande d'abord le respect, puis tout autre chose que les paroles inutiles. Quand les jeunes gens placés sous ses ordres, surtout les nouveaux arrivés, ont besoin d'un peu plus de soleil ou d'ombre, et de tout ce qu'ils viennent de quitter dans leur chère petite province maternelle, ils peuvent aller au bosquet revoir un petit coin de la nature échappée aux ravages parisiens : on y

entend merveilleusement chanter les merles, faute de grives ou de rossignols.

L'autre corps de logis comprenait le séminaire proprement dit, entre cour et jardin à la française ; vastes allées, rares ombrages ; un jeu de paume à l'entrée. A l'extrémité de ce long jardin français, aux allées rectangulaires, un délicieux ermitage privilégié de Notre-Dame de Lorette, sur le modèle exact de la Santa Casa, revêtu d'*ex voto* et de peintures historiques. A l'angle sur la droite, un pauvre bâtiment qui s'appelait la Solitude, servait de logis aux prêtres âgés de la société de Saint-Sulpice. Enfin, sur la rue, se tenaient comme elles pouvaient quelques vieilles chambrettes, attendant vainement depuis quelques années leur rajeunissement et leur exacte clôture. On nous y logea en attendant mieux. Nos portes et fenêtres branlantes, vermoulues, laissaient pénétrer le vent à grandes bouffées et de manière à lui faire exécuter la musique sur tous les demi-tons et les quarts de tons de la harpe éolienne. On avait collé au plafond, sur les poutres, une tenture de papier blanchi à la chaux, sur l'étendue duquel chaque nuit, à l'heure que les romans appellent l'heure du mystère, se donnaient rendez-vous des groupes très-mystérieux d'insectes un peu trop plats pour être poétiques, et qui, après avoir exécuté je ne sais quelle ronde du sabbat, ne faisaient qu'un saut du plafond à notre lit ; nous étions dévorés de leurs infâmes piqûres, sans pouvoir arrêter leur invasion et leur rapide propagation : les murs mêmes en étaient infectés, car on y voyait un certain travail exécuté par nos prédécesseurs séminaristes, qui s'étaient défendus la chandelle à la main. L'accordaire reconnaissait tous ces petits travaux avec le sang-froid d'un ingénieur prêt à les continuer. Moi seul je m'en plaignais, en ma qualité d'enfant gâté ; moi seul aussi j'accusais la monotonie et l'expédition plus que rapide du régime culinaire, la froidure de notre chambre, la dureté de mon lit de camp.

(*La suite prochainement.*)

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'AOUT.
INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

2. BSE JEANNE D'OZA.. Mère de saint Dominique.
PREMIER DIMANCHE DU MOIS.
Confrérie du rosaire : Trois indulgences plénières.
4. SAINT DOMINIQUE. Fondateur de l'ordre des frères prêcheurs.
Pour tous les fidèles : Indulgence plénière aux conditions ordinaires pour les personnes qui visitent l'église des dominicains.
Toutes les confréries du rosaire, canoniquement érigées, ont le droit de transférer la solennité de la fête de saint Dominique, fondateur du Rosaire, au dimanche qui suit la fête. A cette occasion, toutes les messes célébrées dans l'église de la confrérie peuvent être dites comme au jour de la saint Dominique pourvu qu'il n'y ait pas concours d'une fête double de 1ère classe pour la messe solennelle et double de 1ère ou de 2° classe pour les autres messes — *servatisque Rubricis*. (*Gregor. XVI. Rescripto S. C. Rit. 14 Mart. 1842.*)
Indulgence spéciale plénière pour tous les fidèles le jour de la saint Dominique pour la visite de la chapelle de la confrérie — les autres conditions étant observées. (*S. C. I. 16 mart. 1842.*)
5. NOTRE DAME DES NEIGES.
Rosaire vivant : Indulgence plénière.
6. LA TRANSFIGURATION DE N.-S. J.-C.
8. Bx. AUGUSTIN DE NOCÉRA. Evêque dominicain.
9. Bx. JEAN DE SALERNE. Dominicain.
10. SAINT LAURENT. Diacre.
15. ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. (*4e mystère glorieux.*)
Confrérie du Rosaire : Six indulgences plénières.
 - 1° Indulgence du 4° mystère glorieux.
 - 2° Indulgence pour la visite de la chapelle du Rosaire.
 - 3° Indulgence pour la visite de n'importe quelle église avec prière pour le pape.
 - 4° Indulgence pour la visite à la chapelle du Rosaire avec prière pour le pape.
 - 5° Indulgence spéciale à l'Assomption pour la visite de la confrérie avec prière pour l'église, l'extirpation des hérésies et la concorde entre les princes chrétiens.
 - 6° Indulgence pour l'assistance à la procession.
16. SAINT HYACINTHE. Patron du diocèse. Dominicain.
Confrérie du rosaire : Une indulgence plénière comme le 4.
Rosaire vivant : Indulgence plénière.
17. BSE EMILIE. Vierge dominicaine.
23. Bx. JACQUES DE BEVAGNA. Dominicain.
28. SAINT AUGUSTIN. DOCTEUR DE L'EGLISE.
30. SAINTE ROSE DE LIMA. Vierge dominicaine.
DERNIER DIMANCHE DU MOIS.
Pour tous les fidèles : Indulgence plénière comme le 4. Indulgence plénière pour les personnes qui récitent le chapelet en commun trois fois la semaine.

On recommande aux prières : Une personne très-affligée ; Un père qui s'efforce de détourner ses enfants de la pratique de leurs devoirs religieux ; Une personne paralysée ; Neuf vocations religieuses.

On recommande aux fidèles enfants de la sainte Vierge, la lecture du Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge, par le Bx. Ls. M. Grignon de Montfort.

M. Joseph Poulin, (St-Hyacinthe.)
Mlle Eva Garneau, (Cap Santé.)
Mlle Gabrielle Morin, (St-Hyacinthe.)
Mme Vve Joseph Berthiaume, (St-Hyacinthe.)
Mme Sophie Ducharme, (St-Marc.)
Mme Mary Huirk, (Nouvelle-Orléans.)
M. Albert Berthiaume, (St-Hyacinthe.)
Mme Clément Dauphinois, (St-Hyacinthe.)
Mme Ferdinand Joubert, (Nouvelle-Orléans.)
Mme Désirée Valetton, (Nouvelle-Orléans.)

PÈLERINAGE AU CAP DE LA MADELEINE.

Les lecteurs du " Rosaire " nous sauront gré de leur annoncer que le 9 du mois d'août aura lieu, au Cap de la Madeleine, le pèlerinage organisé par les Pères Dominicains et déjà mentionné dans la revue.

Ce pèlerinage promet d'être une magnifique démonstration de piété, de confiance et d'amour envers la Vierge du Rosaire dans son antique et vénérable sanctuaire du Cap. Et nul doute que chaque pèlerin rapportera de ce pieux voyage, non-seulement un touchant souvenir, mais des grâces et des faveurs que leur esprit de foi et de piété saura bien obtenir de la Reine du Rosaire.

Départ de St-Hyacinthe samedi le 8 août à 7 heures p. m. par le Grand Tronc.

Départ de Montréal à 10 hrs. p. m. par le vapeur *Trois-Rivières*.

Retour à Montréal le 9, dimanche à 7 heures p. m., à St-Hyacinthe à 9 heures p. m.

Prix du passage aller et retour, de St-Hyacinthe, \$2.00, et stations intermédiaires sur le G. T. R.

Enfants, \$1.30.

De Montréal \$1, enfants 80 cts.

Pour les cabines s'adresser au Rév. P. Dallaire, à St-Hyacinthe.

Repas à bord du bateau 25 cts.